



LÉ GARDIEN DU PALAIS DES DOGES

Ce jour-là, j'avais un groupe de huit clients pour une rando dans le nord de l'île. Aline, qui planifie mon emploi du temps, m'avait prévenu la veille, et nous nous étions couchés tôt. Le minibus affrété par MSC Croisières avait conduit mes marcheurs jusqu'au Morne Rouge où je leur avais donné rendez-vous. Ils étaient partis tôt de Fort-de-France, et il était 8 heures du matin. Eux aussi avaient du abréger leur nuit, et ils avaient de petits yeux à la descente du van. La Pelée est une montagne exigeante. Le circuit que j'avais prévu – par

l'Aileron – est de loin le plus fréquenté. Mais si c'est le plus court, c'est aussi le plus difficile car il est particulièrement tourmenté et raviné. Dans ces conditions, partir tôt le matin est une contrainte inévitable pour avoir le temps de faire la randonnée complète et éviter les heures chaudes.

On s'était donc retrouvés au parking du premier refuge, point de départ de notre marche, à deux kilomètres de Morne Rouge. Je fis connaissance avec mon petit groupe.

— Je suis Alex, votre guide. Bienvenue sur la Montagne Pelée !

Ils se présentèrent à leur tour. Il y avait deux couples d'Américains d'une quarantaine d'années, un Canadien un peu plus âgé, et un Italien, qui semblait le plus jeune. Comme je l'avais conseillé, ils étaient tous équipés d'un coupe-vent et de bonnes chaussures de marche capables de braver des terrains glissants. Sur le site de la Pelée, le temps est toujours incertain et peut changer rapidement.

— Avec de la chance, le ciel sera dégagé, et le spectacle sera magnifique, dis-je en montrant le sommet. Dans le cas contraire, la randonnée reste toutefois une ascension mythique que vous ne regretterez pas... une course d'exception sur un volcan de réputation mondiale.

Je fis mes dernières recommandations à ma petite équipe de randonneurs, et leur expliquai les détails du parcours sur une carte. Tous paraissaient très motivés, même si Julio, l'Italien, m'apparut au

premier abord comme un garçon assez taciturne et un peu triste. Je me fis la réflexion qu'il n'entrait pas dans les standards qu'on attribue d'ordinaire à ses compatriotes, et qu'après tout, il avait le droit d'être discret et réservé.

La randonnée commença par une forte montée au milieu de la végétation. Il faisait beau, même si plus haut on pouvait voir des bancs de brouillard jouer avec le sommet que nous allions gravir. De chaque côté du sentier, on pouvait voir des espèces végétales endémiques de l'île, que je ne manquai pas de leur faire remarquer. Seul Julio semblait indifférent à mes explications.

Le groupe progressait bien. Les femmes, en tête juste derrière moi, grimpaien comme des chèvres. Je savais qu'elles modéreraien vite leur ardeur, car le dénivelé impose rapidement sa loi. Nous arrivâmes bientôt à la Caldeira, ce cratère géant apparu avec l'affaissement de la partie centrale du volcan. Le long de la crête, le paysage se révélait grandiose et majestueux, et nous nous arrêtâmes pour une longue pause réparatrice. Je tentai de discuter un peu avec Julio. Durant toute l'ascension, il était resté à la traîne, et à aucun moment il n'avait tenté de s'intégrer au groupe. J'avais pourtant remarqué qu'il comprenait et parlait couramment l'anglais, mais après plusieurs et vaines tentatives de rompre la glace, les autres avaient laissé tomber, et il se retrouvait un peu en marge. Je me dis qu'il fallait que je veille à ne pas le larguer.

— C'est beau, n'est-ce pas ? lançai-je en désignant la majesté du site.

— C'est un peu troublant, cette immensité... Tout cet espace... Je manque d'habitude, s'excusa-t-il avec un pauvre sourire.

Sa réponse m'avait laissé sans voix. C'était bien la première fois que je tombais sur un randonneur agoraphobe, et je commençai à me poser des questions sur les motivations réelles de Julio.

Nous reprîmes notre marche sur le plateau des Palmistes en direction du deuxième refuge et du Morne Lacroix. Je demandai à Denis – le randonneur canadien, qui semblait le plus aguerri – d'ouvrir la marche, et je passai à l'arrière avec Julio. Il m'assura que ça allait, mais ne semblait toujours pas désireux de faire la conversation, et je continuai à monter en le précédant de quelques mètres. Mais je restai attentif à ne pas prendre d'avance sur lui, et je surveillai le bruit de ses pas et de sa respiration derrière moi. Je ne le sentais pas.

Nous passâmes devant le monument érigé à la mémoire du vulcanologue Dufrénois, d'où l'on aperçoit le dôme de 1929. Le deuxième refuge n'était plus très loin.

Le brouillard était tombé, et la température avait considérablement baissé. Cela ne ressemblait plus aux Tropiques des cartes postales... Nous décidâmes de nous restaurer. J'avais emporté des sandwiches à la morue avec une sauce à l'oignon un peu pimentée. Tout le monde se régala et reprit des

forces. Et nous repartîmes. Au pied du Morne Lacroix, une brèche dans la bordure de la Caldeira permet de continuer vers le troisième refuge et le Chinois, en passant sur le dôme créé par l'éruption de 1902. Cette année-là, la catastrophe du 8 mai avait ensevelit Saint-Pierre en faisant plus de vingt-huit mille morts. La pente était raide et glissante, et nous arrivâmes au dôme de 1902 après quatre cents mètres d'une rude ascension. Le vent soufflait fort, et l'on pouvait apercevoir le troisième refuge dans la brume qui recouvrat à présent le sommet. Une quinzaine de minutes plus tard, après quelques passages difficiles entre des enrochements délicats, nous y étions.

Je me mis à faire mon petit commentaire habituel et à expliquer que le refuge avait servi jusqu'en 1970 à abriter les spécialistes chargés d'étudier le volcan et ses fumerolles. Puis je vis Julio, et mon sang se glaça.

L'Italien s'était juché sur un rocher, au-dessus du précipice. L'espace de quelques secondes, j'eus l'impression qu'il allait sauter, ou se laisser basculer dans le vide. J'abandonnai mes explications et franchis hâtivement les quatre mètres qui me séparaient de lui, envahi par une montée d'adrénaline. Je saisissai son bras, un peu trop fortement. Il se retourna brusquement. Il était livide, le souffle court. Je compris qu'on était passé tout près de la catastrophe, mais à part moi, personne ne s'en était rendu compte. Je l'entraînai un peu a

l'écart et lui demandai ce qu'il s'était passé. Il se mit à pleurer doucement, silencieusement... Je le pris par les épaules, et je tentai de le réconforter. Mais je ne savais pas quoi lui dire. C'est lui qui, enfin, décida de parler, et il commença à me raconter son histoire.

Il vit à Mestre... le dortoir de Venise. Son petit deux-pièces fait face à la lagune, dans le quartier de la gare. Il y habite seul. Enfin... avec un chat.

À trente-cinq ans, il a conservé le comportement un peu asocial d'un adolescent maladivement timide. Il mène une vie discrète et effacée, rythmée par un emploi du temps immuable... réglé à la minute près, la semaine comme les jours de repos. Il est gardien de musée.

Chaque jour, depuis cinq ans, il surveille les mêmes salles au cœur du Palais des Doges : la grande salle Miliza da Mar, et la suivante, la salle Avogaria. Elles font partie des plus sombres, des plus austères, et des plus oppressantes de l'édifice... cet écrasant bâtiment conçu pour afficher à la face du monde la puissance de la république vénitienne, et impressionner ses visiteurs de haut rang. Le matin, il prend le train de neuf heures dix-sept. De nombreux trains régionaux circulent entre Mestre et la cité lacustre. Celui-ci est un vieux modèle, dont les sièges sont en partie défoncés. Mais cette heure précise de départ lui convient. Vingt et une minutes plus tard, il monte à bord du Vaporetto Numéro 1,

dans la cohue et le bruit, bravant l'agitation de la foule... touristes matinaux et vénitiens partant au travail. En général, il ne cherche pas à s'asseoir et reste debout, sur le pont, visage au vent. Il aime le matin à Venise.... le Grand Canal, les bateaux de livraisons, les taxis, les gondoles déjà chargées de touristes chinois, bras prolongés par leur appendice numérique, tendus vers les merveilles de la ville. Le bus fluvial le dépose dix-sept minutes plus tard à la station San Marco d'où il met encore cinq minutes pour atteindre le Palais, sans se presser. Les jours de beau temps, il marque toujours un temps d'arrêt devant le colossal édifice supporté par son double rang d'arcades élancées, rappelant la puissance passée de l'empire vénitien. Là, baigné dans la foule innombrable de touristes internationaux, il contemple avec fierté le travail magnifique des artisans bâtisseurs : l'immense façade en plaques de marbre rose et blanc... géniale inspiration des architectes de l'époque... orgueil démesuré des maîtres de la ville, montrant à tous la grandeur et la richesse de Venise. Puis, il entre au Palais par une porte interdite aux visiteurs. Une volée de marches le conduit au premier étage. Il parcourt sans hâte le long dédale de pièces débordant d'appareils et se rend à son poste de travail... dans ce qu'il appelle sa « caverne ». Le contraste avec l'agitation et la lumière de l'extérieur est saisissant. C'est une immense salle sombre, magnifique et lugubre, où la lumière entre par une fenêtre plutôt étroite tenu des proportions du

lieu. Il y veille, dans un silence de tombeau, à ce que le règlement du Palais soit appliqué à la lettre par les visiteurs : pas de photos, pas de téléphone, pas de jeux d'enfants, pas d'enregistrement sonore (pour enregistrer quoi, grand Dieu !?), pas de sandwich... la liste est encore longue.

Il est assis six heures par jour dans la pénombre, le dos tourné à l'unique fenêtre donnant sur la cour intérieure. Son horizon est formé d'immenses murs de huit mètres de haut, entièrement plaqués de bois sombre et de tableaux des grands maîtres de l'époque. Son seul ciel : des plafonds surchargés, magnifiquement sculptés et regorgeant de moulures de bois presque noirs, dont les reliefs géométriques brisent le peu de lumière parvenant à pénétrer dans la salle. Une rangée de fauteuils destinés aux magistrats, sculptés tout en angles droits dans un bois sombre et austère, fait partie intégrante du mur. Il y a aussi une cheminée monumentale de marbre blanc richement ciselé.

La salle suivante semble une réplique de la première, bien que toute la décoration y soit différente : tableaux, et motifs. Il dispose de deux chaises, une dans chaque salle, et doit remplir sa mission sans faillir, passant régulièrement d'une « grotte » à l'autre. Les visiteurs qu'il surveille évoluent comme des ombres... des fantômes silencieux. La plupart du temps, ceux-ci ne le voient d'ailleurs pas. Ils passent à côté de lui, le frôlent comme un meuble... comme s'il n'existe pas.

Jamais une question, si ce n'est « y a-t-il des toilettes quelque part ? ». Pourtant, il est un puits de savoir sur l'Histoire de Venise et des Doges. Car il est licencié en histoire, spécialiste de cette époque. Il a réalisé une brillante thèse sur la construction du Palais et son histoire. Mais, jamais il n'a pu pénétrer la sphère très fermée des conservateurs de musée, ni même celle de la Direction des Archives. Et il faut bien vivre. Au début il a souffert de ce mépris et de cette indifférence, mais peu à peu, il s'est habitué à ne pas exister.

La période qu'il préfère, c'est l'été. Il fait frais alors, dans ces pièces immenses... ses sombres « cavernes ». Et dans la pénombre de ces espaces gigantesques, il adore contempler les belles et jeunes touristes. Celles venues du Nord surtout, dont les jambes nues et hâlées, accrochent avec bonheur la lumière tamisée, leur chair tendre et vivante contrastant avec la noirceur sépulcrale des plaquages de chêne massif. Lorsqu'elles demeurent suffisamment de temps dans la salle – quelques minutes suffisent – il a le temps de démarrer un rêve éveillé, un fantasme où il se met en scène avec elles, et dans lequel il leur fait l'amour. Le plus souvent, debout appuyées contre la paroi d'ébène... ou bien contre la cheminée en marbre blanc, dont il aime s'imaginer la fraîcheur sur leurs fesses nues... ou bien encore, assis, soit elles, soit lui, sur l'un des trônes de bois de la Cour.

En cette fin d'après-midi, il en a repéré une qui semble toute seule. Elle a des jambes splendides, adorables, mises en valeur par une jupe très courte en tissus léger qui danse autour de ses cuisses lorsqu'elle se déplace avec une grâce infinie. Elle porte un haut blanc, un débardeur assez décolleté qui laisse voir parfois un peu de son ventre. Sa peau semble satinée et produit des reflets de soie précieuse, retenant de façon magique les rares parcelles de lumière baignant la pénombre. Elle porte des bottes molles et légères, en toile beige à frange qui montent à mi-mollet et lui donnent des airs de petite squaw blonde. Ses talons de trois ou quatre centimètres, à peine, impriment à ses reins une cambrure délicieuse. Elle a un visage d'ange. Il l'a vue déambuler d'une pièce à l'autre. Elle est revenue plusieurs fois dans son antre, comme attirée par l'obscurité de cette salle aux proportions oppressantes. Elle s'est assise dans le fauteuil du milieu, le plus haut, celui du Grand Recruteur. Il s'est agenouillé devant elle, et soutenant haut ses cuisses ouvertes, il a posé ses lèvres sur le slip de coton blanc, frôlé le renflement du pubis, cherchant plus bas le bouton sensible à travers l'étoffe diaphane. Quand elle a commencé à gémir, ils ont changé de places. Il a pris la sienne sur le fauteuil, et il a assis la jeune beauté à califourchon sur ses cuisses, le dos tourné vers lui. Elle s'est penchée en avant, et passant sa main entre ses jambes, elle l'a délicieusement guidé vers son... ah non ! elle vient

de disparaître... Elle est passée dans l'autre salle, glissant comme une ombre, et son déplacement a interrompu son rêve érotique. Sa frustration est presque douloureuse. Elle reviendra peut-être encore une fois...

Non. Au moment de la fermeture, elle n'est jamais repassée.

C'est l'heure de la sortie. Il a descendu l'escalier de marbre, l'esprit encore plein de son exquise présence. Il fraye son chemin entre les derniers visiteurs qui font encore obstacle, sur le seuil de la monumentale entrée. Et soudain, le ciel lui tombe sur la tête. Son pouls s'accélère brutalement : dans la file qui sort du Palais et se dilue dans la foule bigarrée des touristes, il la voit. Elle se dirige vers la Grande Horloge.

Il est irrésistiblement attiré dans son sillage. Ce soir, il ne rentrera pas chez lui... Il va rompre le rituel... son rythme quotidien réglé comme l'horloge de la grande tour. Il la suit, fasciné par sa démarche de déesse, alors qu'elle se faufile souplement entre les paquets de foules qui la croise. Une fois, elle est bousculée par une épaule inattentive. Il a envie de bondir sur le sacrilège. Il est tombé amoureux fou de ce corps fluide et fragile. Il a été fasciné par son air un peu triste, rêveur, absent... sa langueur, sa façon d'être là, sans être là ... Elle flâne un peu, essaie quelques boutiques sans rien acheter. Elle pousse une lourde porte de bois...

pénètre dans le bâtiment. C'est un hôtel... son hôtel. Il a peur de l'avoir perdue. Alors, il reste devant... Il guette. Il veut la revoir. Elle finira bien par ressortir... La lumière dorée de fin d'après-midi va bientôt laisser la place à une lumière crépusculaire, dans laquelle ses yeux myopes distinguent moins bien les détails. Mais pour le moment, c'est l'heure de la journée qu'il préfère... Il aime ce moment. Sur la douane de mer, la nouvelle statue de « l'Enfant à la grenouille », d'un blanc immaculé, doit être magique. Il aurait aimé la lui montrer, la regarder avec elle, lui faire effleurer du bout des doigts le marbre parfaitement lisse, sur les fesses de l'éphèbe. Il rêve... Le soir va tomber. Les premières lumières se sont allumées... vitrines de boutiques pleines de masques vénitiens et de verre de Murano, enseignes de restaurants... lanternes de rues. Il retrouve son ambiance biologique favorite... la pénombre... Comme une bête habituée à vivre sans lumière trop forte... un prédateur nocturne.

Elle vient de ressortir... Madonna, merci ! Elle s'est changée. Elle porte une robe courte très sexy, toujours les mêmes bottes. Elle a un sac à main à présent, dont la longue bride fine portée en bandoulière creuse un sillon entre ses seins. Le tissu tendu en révèle le galbe parfait.

Il la suit. Elle s'enfonce un peu dans l'intérieur du quartier. Elle contourne nonchalamment la basilique par la Piazzetta dei Leoncini, et passe le petit pont qui mène au Castello, le quartier de l'arsenal. Elle a

souvent la tête inclinée vers le sol, comme si elle regardait ses pieds la conduire... décider de son chemin... Elle semble dériver, en proie à une songerie sourde et obsessionnelle. Au gré de sa rêverie, elle arrive à la place San Marina. La voie publique est à peine éclairée, mais la terrasse d'un petit restaurant dispense une chaude et accueillante lumière. Elle s'assoit. Il la voit commander quelque chose. Il n'y a qu'un seul couple avec elle à la terrasse. Elle est servie aussitôt. Le serveur pose sur sa table une bouteille de vin blanc dans un seau à glace, et une coupelle colorée... un dessert, pense-t-il. Dissimulé dans l'angle opposé de la place, il la regarde... Il la regarderait des heures. Elle boit une gorgée de vin, chipote dans sa coupelle, mais ne goûte pas son contenu. Elle tire un objet de son sac... il est trop loin pour l'identifier. Un livre, ou un carnet... Elle en tourne les pages, longuement... elle a l'air triste. Elle boit encore. Il fait nuit à présent.

Elle quitte le restaurant, et s'enfonce dans les petites rues, dans la direction de l'arsenal. Il y a de moins en moins de monde... puis, le long des canaux, bientôt plus personne. La lumière est très faible. Il la suit. Il croit qu'elle a remarqué son manège, mais elle ne présente aucun signe d'inquiétude. Son pas est moins assuré qu'à la sortie du Palais... Depuis, elle a bu presque toute une bouteille de vin... Elle monte les marches d'un petit pont qui enjambe le Rio Ternita. Les façades des

maisons tombent à pic dans le canal, seulement éclairé par les lampes jaunâtres des habitations. Elle se retourne vers lui. Il s'arrête. Tout s'arrête. La chose tapie en lui ronge son âme et fait bouillir son sang. Elle est magnifiquement belle sous cet éclairage. Leurs regards se croisent. Il croit que son esquisse de sourire s'adresse à lui... peut-être ... Il est bouleversé. Il avance vers elle.

C'est le surlendemain. Dans sa « caverne » lourdement décorée par Le Tintoret, arrive son chef accompagné de deux hommes en civil. Ce sont des inspecteurs de la police vénitienne. Ils sont venus spécialement pour lui parler.... le questionner au sujet d'une jeune femme, une française. On a retrouvé son corps hier matin dans le Rio Ternita. Dans son sac, il y avait encore un billet d'entrée au Palais des Doges. Elle a dû faire partie des derniers visiteurs de la journée. On lui montre une photo. C'est celle de la jeune fille d'avant-hier soir. Il la reconnaît tout de suite. Il pâlit, le souffle coupé. Lui aussi tient dans les mains une photo d'elle. Il ne cesse de la contempler depuis ce matin, assis sur sa chaise, comme il l'a fait toute la journée d'hier...

Le flic aussi a vu la photo... C'est un cliché polaroïd, pris sur le Pont des Soupirs par un photographe professionnel. L'officier veut voir l'image de plus près. Il la lui montre.

— C'est la même fille, constate le flic.

Mais il n'a pas l'air surpris. Il savait déjà.

Il a du mal à déglutir... parvient à articuler d'une voix tremblante :

— ... Mais que... lui est-il arrivé ?

— On l'a retrouvé hier matin dans le canal. Vous êtes sans doute l'un des derniers à l'avoir vue vivante...

Il pâlit encore, retombe assis sur sa chaise, toutes forces abandonnées. L'inspecteur, impitoyable, poursuit :

— On a retrouvé son sac à main sur elle, avec un billet d'entrée au Palais des Doges. Le billet indique qu'elle est rentrée à 15 heures 45 et ressortie à 17 heures 05. À quelle heure avez-vous quitté votre poste ?

— Vers 17 heures, par là, moi aussi...

Le flic le scrute d'un regard perçant... avec insistance. Il pose des questions embarrassantes. On a l'impression qu'il sait exactement où il va.

— On vous a vu sortir derrière elle quand elle a quitté le Palais. On a vu aussi un gardien de musée attendre devant son hôtel, un peu plus tard dans la journée. Les témoins vous reconnaîtront sans peine, ne croyez-vous pas ?

Il a vu ses yeux s'affoler.

— Nous avons pu reconstituer son trajet après sa sortie de l'hôtel. Elle a diné à la terrasse d'un restaurant de la place San Marina. Un couple dînait au même endroit qu'elle... il dit avoir vu un homme en uniforme de gardien de musée épier la jeune femme pendant toute la durée de son repas. Moi, je

pense que c'était vous... Elle en est repartie vers 22 heures 30. Niez-vous que vous l'avez suivie et observée depuis sa sortie du Palais ? Non. Très bien. Alors, je veux savoir quand vous l'avez vue pour la dernière fois. Et où ?... Et pour terminer, comment se fait-il que vous ayez une photo de cette femme sur vous ?

Les réponses ne sont pas claires. Cette expression accablée de chien battu, l'inspecteur la connaît par cœur... Il a vu ces yeux mille fois dans sa vie... l'aveu implicite mêlé de soulagement... Il soupire, et tout bas :

— Vous êtes soupçonné du meurtre de Daphné Shiller. Je dois vous emmener avec moi.

Les menottes se referment sur ses poignets... L'officier l'entraîne par le bras.

Lui est effondré, et repense à la soirée d'avant-hier. Ainsi, elle s'appelait donc Daphné ... Il s'est approché d'elle, sur le pont. Avec l'immense respect qu'on voue à une apparition quasi divine. Leurs regards se sont croisés.

— Vous êtes le gardien du Palais des Doges ? a-t-elle demandé en anglais.

Mais ce n'était pas une question. Sa voix était fraîche et claire.

— Je vous ai reconnu. Vous m'avez suivie jusqu'à mon hôtel, n'est-ce pas ?

Lui n'a pas répondu. Paralysé... trop ému pour parler. Il a juste fait signe que oui, de la tête.

— Et ensuite, au restaurant, vous étiez là aussi...
Je vous ai vu...

Encore oui, de la tête.

Ce sont les seuls mots qu'elle ait prononcés. Lui est resté sans rien dire. Il la fixait, fasciné, sans pouvoir articuler la moindre parole. Devant son embarras de lycéen timide, elle a souri gentiment, flattée par son hommage muet... sa supplique implicite. Puis elle a fait simplement signe que non, comme si elle était désolée de ne pas pouvoir accepter son invitation silencieuse. Son coeur battait à mille à l'heure. Il a vu une larme perler dans l'oeil de la fille. Il n'a pas pu retenir celle qu'il sentait monter aussi. Ils se sont regardés pleurer l'un l'autre en silence, sous la lumière de la lune. Lui, le coeur brisé par cet amour mort-né. Elle, par son propre drame, trop lourd à porter... Alors, elle a pris dans son minuscule sac une petite vignette de papier cartonné, et la lui a tendue. Il l'a recueillie presque religieusement. C'était une photo d'elle... saisie à la volée par un professionnel sur le Pont des Soupirs. Un dernier regard, et il a trouvé la force de partir, la laissant seule au milieu du petit pont.

Mais il se rappelle à présent... Au moment où il tournait l'angle de la ruelle pour rentrer à San Marco, il a entendu un bruit derrière lui. Un bruit bref et intrusif, qui a brutalement rompu le silence de la nuit... le bruit aqueux et fracassant d'un corps qui crevait lourdement la surface de l'eau.

Julio avait parlé sans que je l'interrompe. Son histoire m'avait bouleversé. Mais ce long moment de confidence lui avait fait du bien, et il avait retrouvé une sorte de sérénité qui me sembla de bon augure.

— La lumière a été faite sur ce drame ? lui demandai-je avec compassion.

— Oui, me répondit Julio dont les yeux s'étaient remplis de larmes à l'évocation de ces souvenirs. Les policiers italiens ont du faire remonter l'enquête jusqu'à chez elle... à Saint-Pierre, ici même, en Martinique. Et j'ai été disculpé, bien sûr.

— À Saint-Pierre?! m'étonnai-je.

— Daphné était fiancée à un vulcanologue de la station de surveillance de la Pelée, au Morne des Cadets. Ils vivaient à Saint-Pierre depuis deux ans, et devaient se marier. Ils avaient prévu de partir à Venise pour leur voyage de noce. Et puis il y a eu cet accident, l'année dernière. Tu t'en souviens sans doute...

Bien sûr que je m'en souvenais. Un accident stupide. Le type était tombé du haut d'un rocher, lors d'une mission sur le terrain, tout près de l'endroit où Julio avait failli sauter quelques instants plus tôt.

— Elle a voulu aller jusqu'au bout de leur projet... venir à Venise. Elle a accompli ce voyage comme un pèlerinage. On a trouvé une lettre chez elle, à Saint-Pierre... Elle savait qu'elle ne reviendrait pas...

Je lui ai tendu la main pour l'aider à se relever. Il a serré la mienne de façon appuyée, comme pour me remercier de l'avoir écouté. Et nous avons attaqué la descente vers le premier refuge.

REMERCIEMENTS

Pardon pour les quelques adaptations que j'ai pu faire, notamment dans les dates de certains événements, modifiées pour les besoins de mes histoires.

Merci aux auteurs de blogs et sites web qui m'ont rafraîchi la mémoire sur la randonné de la Montagne Pelée :

<http://jm.sutour.pagesperso-orange.fr>

Et merci à Alex (que je connais depuis si long-temps), et à Aline, avec lesquels j'ai passé tant de bons moments.

Pour finir, je tiens à préciser – pour ceux qui pourraient encore avoir des doutes – qu'Alex et Aline sont des modèles de rigueur et de sécurité, et que jamais ils ne se laisseraient aller à de telles imprudences !

Le recueil des 5 nouvelles est en vente au club, et les fonds recueillis sont destinés à l'achat de mouillages écologiques.

JLE